

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1891

THÈSE

N°

186

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mardi 5 mai 1891, à 1 heure

Par DAVID SZYSGAL

Né à Berdytchew (Russie), le 16 novembre 1860.

ÉTUDE
SUR LA LOI DE RÉGRESSION
DANS LA DÉMENCE

Président : M. BALL, professeur.

*Juges : MM. { LEGROUX, professeur.
 { HUTINEL, BALLET, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

OLLIER-HENRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, 13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 11, 13

1891

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1891

THÈSE

N°

186

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mardi 5 mai 1891, à 1 heure

Par DAVID SZYSGAL

Né à Berdytchew (Russie), le 16 novembre 1860.

ÉTUDE
SUR LA LOI DE RÉGRESSION
DANS LA DÉMENCE

Président : M. BALL, professeur.

*Juges : MM. { LEGROUX, professeur.
 { HUTINEL, BALLET, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

OLLIER-HENRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, 13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 11, 13

1891

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen		M. BROUARDEL
Professeurs		MM.
Anatomie.		FARABEUF
Physiologie		Ch. RICHEL.
Physique médicale		GARIEL
Chimie organique et chimie minérale.		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale		BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales.		BOUCHARD.
Pathologie médicale	}	DIEULAFOY
		DEBOVE
Pathologie chirurgicale		LANNELONGUE
Anatomie pathologique		CORNIL.
Histologie		MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils.		TILLAUD.
Pharmacologie.		REGNAULD.
Thérapeutique et matière médicale.		HAYEM.
Hygiène.		PROUST.
Médecine légale		BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie		LABOULBÈNE.
Pathologie comparée et expérimentale		STRAUS.
	}	G. SÉE.
Clinique médicale.		POTAIN.
		JACCOUD.
		PETER.
Maladie des enfants		GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.		BALL.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux		CHARCOT.
	}	VERNEUIL.
Clinique chirurgicale		LE FORT.
		DUPLAY.
	}	LE DENTU.
Clinique des maladies des voies urinaires		GUYON.
Clinique ophthalmologique		PANAS.
Cliniques d'accouchements	}	TARNIER.
		PINARD

Professeurs honoraires.

MM. RICHEL, SAPPEY, HARDY et PAJOT.

Agrégés en exercice

MM. BALLET	MM. FAUCONNIER	MM. NÉLATON	MM. RIBEMONT-
BAR	GILBERT	NETTER	DESSAIGNES
BLANCHARD	GLEYS	POIRIER, chef	RICARD
BRISAUD	HANOT	des travaux	ROBIN (Albert)
BRUN	HUTINEL	anatomiques	SCHWARTZ
CAMPENON	JALAGUIER	POUCHET	SEGOND
CHANTEMESSE	KIRMISSON	QUENU	TUFFIER
CHAUFFARD	LETULLE	QUINQUAUD	VILLEJEAN
DEJERINE	MARIE	RETTÉTER	WEISS
	MAYGRIER	REYNIER	

Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BALL

Professeur de clinique des maladies mentales
Membre de l'Académie de médecine
Chevalier de la Légion d'honneur

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PINARD

Professeur de clinique d'accouchements à la Faculté de médecine
Chevalier de la Légion d'honneur

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DUPLAY

Professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine
Membre de l'Académie de médecine
Officier de la Légion d'honneur

AVANT-PROPOS

Avant de commencer notre travail nous avons un devoir agréable à remplir ; nous tenons à remercier d'une manière toute spéciale M. le professeur Ball, pour l'honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de cette thèse. Pendant de longs mois nous avons suivi son service de l'hôpital Laënnec, et séduit par le charme de son enseignement, nous avons assidûment suivi ses cliniques de l'asile Saint-Anne.

L'accueil si bienveillant qu'il nous a fait, les encouragements qu'il nous a prodigués, resteront toujours pour nous comme un souvenir ineffaçable. Grâce à ses conseils et à ses leçons nous avons pu interpréter les observations cliniques qui vont suivre, et si en nous lisant, il daigne, au passage, noter quelque idée intéressante, c'est dans son cours ou dans ses ouvrages que nous le prions d'en rechercher l'origine.

Nous sommes heureux de saisir l'occasion qui nous est offerte pour adresser nos plus sincères remerciements à M. le professeur Pinard pour la bienveillance avec laquelle il a bien voulu nous faire profiter de ses vastes connaissances cliniques. Nous nous souviendrons toujours de ses savantes leçons cliniques, que nous avons eu l'honneur de suivre avec un plaisir particulier pendant plusieurs mois.

Nous sommes également heureux de pouvoir témoigner toute notre gratitude à notre excellent maître, M. le professeur Duplay, pour ce qu'il nous a appris pendant l'année que nous avons passé dans son service.

Nous ne saurions trop remercier M. le Dr Rouillard, chef de clinique des maladies mentales, ainsi que M. G. Dumas, notre excellent ami et confrère, pour les excellents conseils qu'ils nous ont donné pendant notre travail.

Nous remercions également M. le Dr Potocki, chef de clinique Baudelocque, pour l'intérêt qu'il nous a témoigné pendant nos études d'accouchements à la clinique.

LA LOI DE RÉGRESSION

DANS LA DÉMENCE

S'il est aujourd'hui une loi bien connue dans la psychologie morbide c'est la loi de régression, étudiée et définie par M. Ribot dans les « *Maladies de la Mémoire* ». Les souvenirs disparaissent en sens inverse de leur ordre d'acquisition, les pertes s'opèrent en suivant une marche contraire à celle des gains, telles sont les formules que l'on peut donner d'un principe scientifiquement établi et dont M. le professeur Ball fait tous les jours dans son service des applications cliniques. Qu'il s'agisse, en effet des paralysies générales qui débutent ou des périodes dementales par lesquelles elles finissent, c'est toujours un signe important de diagnostic que la disparition régressive des souvenirs.

Mais ce n'est pas seulement dans les amnésies que se vérifie la grande loi de régression. Formulée d'abord pour la mémoire elle a été peu à peu étendue à l'intelligence toute entière, elle a été considérée comme le principe qui gouverne toutes les désagréations intellectuelles, affectives, morales ou même organiques. La psychologie scientifique, celle de M. Spencer comme celle de M. Ribot,

n'hésite plus aujourd'hui à admettre que les acquisitions les plus récentes soient toujours les plus fragiles, et que les sentiments les plus anciens soient les derniers à disparaître dans les dislocations psychiques. C'est en effet une conséquence fatale de la loi d'évolution, que nos aptitudes, nos qualités ou nos défauts soient d'autant plus persistants qu'ils sont fortifiés par une hérédité plus lointaine. Les faits cités par les évolutionnistes sont trop nombreux pour qu'il soit utile de s'attarder ; si nous avons rappelé leurs conclusions et leur thèse c'est seulement pour montrer le point de départ de ce travail et l'application que nous voulons faire de la loi de régression.

Le but de cette étude est en effet d'étudier le degré d'ancienneté de nos sentiments et de nos idées, ou leur date relative d'apparition, en étudiant leur disparition successive dans cette ruine intellectuelle et affective que l'on appelle la démence. Pour plus de netteté nous étudierons séparément la régression des sentiments et la régression des idées.

I

Nous n'avons pas à définir ici le sentiment, pas même à le caractériser, mais nous devons au moins indiquer quel genre de phénomènes psychologiques nous rangeons sous ce nom. Avec la psychologie contemporaine, nous appelons sentiment, le plaisir ou la douleur qui s'attachent à l'exercice de nos fonctions psychiques ou organiques. Il

y aura un sentiment lié à la reproduction, à la nutrition, à l'instinct familial ou social, et ce sentiment sera pénible ou agréable suivant que ces diverses tendances seront arrêtées ou satisfaites. Si la tendance croît en complexité, le sentiment devient lui aussi plus complexe ; dans l'amour par exemple, nous pouvons distinguer sans peine les tendances les plus diverses groupées et coordonnées autour de la tendance centrale, désir sexuel d'abord, puis désir de réussir par vanité personnelle, désir de protection pour un être plus faible, etc. Toutes ces tendances satisfaites ou non, s'accompagnent de sentiments, et c'est là ce qui fait la complexité de nos plaisirs ou de nos peines dans l'amour. Ces quelques explications suffisent pour bien marquer l'ordre de faits qui va nous occuper ; elles nous permettent aussi d'ajouter que sentiment et tendance étant toujours corrélatifs, nous pourrions indifféremment prendre un terme pour l'autre et parler suivant les cas, de régression de sentiments ou de régression de tendances.

Avant d'aborder l'étude pathologique et clinique de cette régression nous ne devons pas oublier que l'École Évolutionniste peut ou prétend nous donner ici des indications précieuses par sa classification originelle des sentiments. Dans ses principes de psychologie, M. Spencer dresse en effet la liste des diverses tendances par degré d'ancienneté dans le processus général de l'Évolution. Voici en quelques lignes la classification qu'il propose.

I. — Sentiments égoïstes (ou individuels) :

a. Sentiment de la conservation,

b. Sentiment de la propriété,

c. Sentiment de la liberté.

II. — Sentiments égoaltruistes (ou mieux sociaux) :

a. Sentiments qui tiennent à l'espèce,

b. Sentiments d'ordre sexuel,

c. Sentiment de la famille,

d. Sentiment religieux.

III. — Sentiments altruistes (moraux) :

a. Générosité sous toutes ses formes,

b. Pitié ou sympathie,

c. Sentiments de sacrifice et de dévouement.

IV. — Sentiments esthétiques (Les plus désintéressés de tous au dire de M. Spencer et de la plupart des esthéticiens).

Ce simple tableau suffit pour montrer sur quel principe Spencer a fondé sa classification. Les sentiments individuels ont été les premiers à se manifester, soit quand l'homme vivait à l'état sauvage, soit même au début de la civilisation, ce sont les plus anciens et ce doivent être les plus tenaces. Dans une période déjà plus avancée de développement apparaissent les sentiments ego-altruistes ou sociaux, qui font sortir l'être humain de son égoïsme primitif pour le mêler à la vie sociale. Puis apparaissent les sentiments altruistes avec les tendances généreuses qu'ils accompagnent ; la sympathie universelle, la pitié pour les humbles, l'esprit d'abnégation et de sacrifice sont de date récente dans l'humanité ; enfin les sentiments esthétiques, les plus altruistes de tous, puisqu'ils ne se manifestent que dans le jeu libre et désintéressé de l'activité artistique, sont les derniers acquis, et devraient être les plus fragiles dans la pathologie des sentiments.

Nous allons chercher à vérifier par une étude régressive de la démence affective, la loi d'évolution posée par Spencer. Si les acquisitions disparaissent dans l'ordre inverse de leur apparition, la liste que nous pourrons tracer sera l'inverse de la sienne. Voici les faits.

II

Le 20 décembre 1889 le malade F..., atteint de paralysie générale à forme démente, entre dans le service de M. le professeur Ball. Des renseignements fournis par la famille et les amis il résulte que F. a été un homme intelligent, bien élevé, capable de tenir dans le monde une place brillante. Musicien de talent il s'est fait connaître comme violoncelliste et a fait pendant longtemps le charme des concerts les plus courus, bien au-dessus des malades qui l'entourent par son éducation et son instruction, il paraît devoir présenter d'intéressantes dégénérescences de sentiments ou d'idées ; aussi je vais donner ici son histoire complète.

Ce qui frappe tout d'abord chez ce malade, ce que caractérise sa démence au moment de son entrée, c'est une indifférence profonde pour tous ceux qui l'entourent, médecins, gardiens ou malades. Devant un vieux dément qui se meurt ce qu'on lui montre il ne s'émeut ni ne se trouble, et déclare simplement « en voilà un qui va claquer ! » On lui propose de sortir de l'asile, de se mêler de nouveau au monde où il a vécu, et on n'en tire jamais que

ces mots : « J'aime trop mon bien-être, qu'on me laisse la paix. »

En même temps il paraît ignorer, lui qui a vécu dans un monde relevé, ce qu'est un sentiment politique ou social : « Je suis, balbutie-t-il, républicain enragé, impérialiste enragé, et royaliste enragé. Comme royaliste on va au théâtre, on est canonnier. »

Les sentiments altruistes et sociaux semblent donc avoir disparus en décembre 1889, c'est bien par ces manifestations supérieures de l'affectivité que la dégénérescence a commencé, mais elle s'arrête ici et n'atteint pas encore les sentiments égoaltruistes inférieurs ou simplement égoïstes. L'amour de la famille, et l'amour filial en particulier, est encore intact. F... parle de son père sans cesse, veut lui écrire de venir le voir, et chaque fois qu'il voit le chef de clinique, lui demande, « avez-vous vu papa ? » Un jour on lui montre un journal illustré où se trouvait le portrait de son père. « C'est papa, dit-il, comme il est beau » et il fond en larmes.

Les sentiments personnels sont encore intacts ou à peu près dans leurs manifestations les plus simples ; amour de la liberté, instinct de la conservation sous toutes ses formes, aucune des tendances égoïstes ne paraît donner lieu alors à des remarques spéciales ; sans doute, elles ne se coordonnent plus comme dans la vie normale, elles ne se prêtent plus à des systématisations un peu larges, mais elles sont conservées cependant ; le malade refuse de rester enfermé, il pense dès le matin à ce qu'on lui fera manger dans la journée et refuse de donner au médecin l'ar-

gent qu'il possède; l'instinct de la liberté de la nutrition, de la possession, sont donc à peu près intacts.

De cette première observation, il résulte, croyons-nous, que la démence, dans sa marche désorganisatrice, avait d'abord atteint les instincts que l'évolution considère comme les plus récents et respecté les plus anciens; les sentiments de famille qui subsistaient alors marquaient bien la limite actuelle, et séparaient les parties saines des parties malades ou détruites.

Le 15 janvier 1891, le malade F. est encore à l'asile, mais il a considérablement baissé depuis un an et se trouve maintenant dans la salle des gâteaux. Les sentiments déjà ruinés ou détruits n'ont pas réapparu; la dégénérescence a continué, presque sans interruption et ce qui est intéressant pour notre thèse c'est qu'elle a peu à peu envahi les sentiments de famille, dont on pouvait constater il y a un an la vivacité. F. ne parle plus de son père et si on lui en parle il répond avec indifférence. Un jour toute sa famille est réunie au pied de son lit; il reconnaît chacun de ses parents, les nomme, et ne manifeste aucune émotion. Le moment de la séparation le laisse aussi froid que celui de l'arrivée. Bien au-dessous, les sentiments égoïstes sont maintenant atteints; F. ne demande même pas la liberté de ses mouvements; on peut lui garder les bras relevés, les mettre dans une fausse position, il laisse faire. Manger est la seule chose qui l'intéresse; il mange, il dévore plutôt, et c'est un curieux spectacle de le voir, son repas terminé, ramasser évidemment les miettes de pain, qui courent sur les draps. L'instinct de la nutrition est le dernier qui subsiste en lui. La progression de la

démence chez le malade F. confirme donc les conclusions que le début de la maladie pouvait d'après nous permettre de formuler. La loi de regression vérifie en tout point les inductions de M. Herbert Spencer pour ce qui concerne les divers sentiments dont nous venons de parler. C'est bien de l'altruisme à l'égoïsme que F. a évolué dans le courant de sa démence, vérifiant en raccourci l'évolution contraire et plus large que ses ascendants avaient accomplie de l'égoïsme à l'altruisme.

Un autre cas, tout aussi intéressant mais plus frappant peut-être celui du malade R..., atteint de démence sénile vers l'âge de 70 ans et pensionnaire de M. le professeur Ball depuis le mois de novembre 1889. Nous n'avons pas ici une période régressive très longue, car après quelques poussées la maladie s'est subitement affaissée ; le début seul est significatif, mais il l'est au plus haut point, car il nous montre la disposition presque absolue des tendances sociales et la conservation des instincts familiaux, personnels et autres.

C'est à la suite des élections générales de 1889, que R... a été enfermé, la période électorale ayant coïncidé par hasard avec le commencement de sa démence. Jusqu'à là paisible, intelligent, rangé, il a voulu tout à coup se présenter à la députation, et malgré les protestations de sa famille il s'est mêlé à un groupe anarchiste, dont il prétend avoir été le chef. Après quelques discussions, il élabore enfin un programme et le fait afficher. Ce programme, il se le rappelait encore lors de son entrée à

Sainte-Anne et se déclarait prêt à le soutenir. Le voici dans sa substance :

Électeurs.

P. R. — Candidat républicain anarchiste pacifique sollicite vos suffrages. S'il est élu, il demandera :

1° Qu'une nourriture plus substantielle soit donnée aux curés.

2° Qu'on les empêche de voir des femmes et qu'on les force à respecter leurs vœux.

3° Que des emprunts nouveaux soient contractés pour payer les dettes anciennes.

4° Que la France soit proclamée le premier pays du monde.

Le malade prétend avoir recueilli 700 voix avec ce programme ; il est permis de croire qu'il ment ; je veux même qu'il ne se soit pas réellement présenté et qu'il n'ait pas trouvé un groupe de citoyens pour le soutenir ; je crois avoir du moins le droit de conclure que ses tendances politiques et sociales ont péri dans la première débâcle de son intelligence, et que la démence a dès le premier jour atteint les sentiments que l'on considère comme les plus récemment acquis. Au même instant, toujours en suivant la marche dont nous avons déjà parlé, elle ruinait tous les instincts supérieurs et ne s'arrêtait que devant les sentiments de famille, qu'elle laissait intacts. Voici en effet la lettre que R... écrivait à son beau-frère le

lendemain de son internement, entre deux divagations politiques.

« A monsieur JEAN PH..., propriétaire à K...

Commune près de Francfort-sur-le-Mein.

Mon cher beau-frère, je vous écris, moi qui eut le malheur de perdre votre sœur, ma femme, il y a 6 ans. J'ai 70 ans, je suis à Saint-Anne, maison d'asile pour les vieillards; j'ai dans mon pays natal un neveu et quatre nièces qui sont notamment mariés et propriétaires. Mon vœu est d'y aller passer mes vieux jours, mais aussi, avant de mourir, voir la famille de ma femme. En conséquence, s'il vous plaît que j'aie vous voir avant de partir pour Lyon où je compte me fixer définitivement. Soit le désagrément que me cause ma fille ingrate, qui vit avec un homme que je méprise; elle a un beau garçon que j'adore, quant à elle je la renie. Quand elle sera dans un état régulier, c'est-à-dire, mariée, voilà le motif. Quant à son frère Adolphe, c'est le contraire, il est commis vendeur aux grands magasins de l'Hôtel-de-Ville, bazar immense de grandeur et de commerce; il me sert une pension de 2 fr. par jour, payée régulièrement, quand je ne travaille pas, et de 1 fr. 50 quand je travaille; j'espère, s'il le veut, l'attirer à Lyon pour s'y établir à son compte. Je louerai une boutique et aurai soin de ses intérêts. Il ne tient qu'à vous que cela s'accomplisse; écrivez-moi et mes souhaits s'accompliront avec l'agrément de notre médecin. En attendant votre décision, je vous serre la main et vous embrasse tous et de tout cœur, en souvenir de votre pauvre sœur Liza, à la-

quelle je suis toujours fidèle et y resterai, je vous le jure, toute ma vie. »

PHILIBERT R. »

J'ai cité la lettre tout entière, parce qu'elle me paraît marquer d'une façon très nette la limite de la dégénérescence affective, à laquelle le malade est en proie. Au point de vue politique et social c'est la ruine à peu près complète ; mais les sentiments de famille sont restés hors d'atteinte ; et notre dément parle des siens avec une simplicité presque touchante. Je crois inutile d'insister sur la signification profonde que j'attache aux faits de ce genre ; je me borne à ajouter que les tendances inférieures étaient alors intègres, que toutes les fonctions organiques ou autres s'accomplissaient avec une régularité parfaite, et que par suite, au moment où il a été observé, le malade vérifiait pleinement la loi de régression que nous avons posée au début de ce travail, et dont M. Spencer nous avait permis d'établir à l'avance les différentes étapes.

Depuis lors Philibert R... s'est graduellement affaibli de sentiments et d'instincts ; à l'heure où j'écris ces lignes il est étendu dans la chambre des gâteaux, dans un des lits spéciaux qu'on destine à ce genre de malade, et la seule fonction qui persiste chez lui semble être la fonction génératrice dans ce qu'elle a de plus simple : la masturbation.

Tout à l'heure nous avons vu F... manger avec voracité jusqu'au dernier jour de sa vie ; maintenant R. se masturbe. Ni l'un ni l'autre ne déroge en ceci à la loi générale qui semble régir les déments : manger et se mastur-

ber, telles sont en effet les fonctions qui persistent jusqu'à la dernière limite, lorsque toutes les autres ont depuis longtemps disparu. Si la loi de régression est vraie, ce doivent être les plus anciennes, celles qui suffisent à elles seules pour caractériser le vivant dans son état le plus simple, et le différencier de ce qui ne vit plus ou de ce qui ne vit pas. Je crois ici ne pouvoir faire mieux que de laisser la parole au seul physiologiste qui ait essayé de caractériser scientifiquement la vie, et non d'en donner une définition métaphysique (1).

« On ne saurait rien définir dans les sciences de la nature; toute tentative de définition ne traduit qu'une simple hypothèse. On ne connaît les objets que successivement, sous des points de vue divers; ce n'est pas au commencement de ces sciences que l'on en possède une connaissance intégrale et complète, telle que la définition la suppose, c'est à la fin et comme terme idéal et inaccessible de l'étude. La méthode qui consiste à définir et à tout déduire d'une définition peut convenir aux sciences de l'esprit, mais elle est contraire à l'esprit même des sciences expérimentales. C'est pourquoi il n'y a pas à définir la vie en physiologie; lorsqu'on parle de la vie, on se comprend à ce sujet sans difficulté, et c'est assez pour justifier l'emploi de ce terme d'une manière exempte d'équivoque. »

Il suffira donc de déterminer les caractères fondamentaux de l'être vivant, et lorsqu'on les aura tous énumérés, c'est

1. *Phénomènes de la vie*, page 23. Claude-Bernard.

la génération et la nutrition qui nous apparaîtront comme primitifs et fondamentaux.

« La faculté de se reproduire en génération, c'est-à-dire l'acte par lequel les êtres proviennent les uns des autres, les caractérise d'une manière à peu près absolue. Tout être vient de parents, et à un certain moment il est capable d'être parent à son tour, c'est-à-dire de donner origine à d'autres êtres. »

« La nutrition a été considérée comme le trait distinctif, essentiel, de l'être vivant, comme la plus constante et la plus universelle de ses manifestations, celle qui par conséquent doit suffire à elle seule pour caractériser la vie.

La nutrition est la continuelle mutation des particules qui constituent l'être vivant. L'édifice organique est le siège d'un perpétuel mouvement qui ne laisse de repos à aucune partie; chacune, dans le milieu qui l'entoure, s'alimente et rejette ses déchets. Cette rénovation moléculaire est insaisissable pour le regard, mais comme nous en voyons le début et la fin, l'entrée et la sortie des substances, nous en concevons les phases intermédiaires et nous nous représentons un courant de matière qui traverse incessamment l'organisme et le renouvelle dans sa substance en le maintenant dans sa forme.

L'universalité d'un tel phénomène chez la plante et chez l'animal et dans toutes leurs parties, sa constance qui ne souffre pas d'arrêt, en font un signe général de la vie, que quelques physiologistes ont employé à sa définition ».

Claude Bernard continue en faisant rentrer la nutrition dans les fonctions plus générales d'assimilation et de

désassimilation. Nous n'avons pas besoin de le suivre dans ces généralisations scientifiques ; il nous suffit que l'auteur des phénomènes de la vie, ait formellement affirmé la prédominance des fonctions que nous avons retrouvées intactes ou partiellement conservées chez les déments les plus ruinés ; si la génération et la nutrition suffisent pour caractériser la vie, elles ont été sans doute les deux fonctions uniques des premiers êtres vivants, et c'est pourquoi les éléments dans cette régression insensible qui les ramène peu à peu au point de départ de l'évolution, persistent jusqu'au bout à manger et à se masturber, simplifiant ainsi, mais conservant toujours les deux tendances fondamentales de la vie.

III

Pour la régression des idées nous sommes obligés de renoncer à la classification adoptée tout à l'heure, lorsqu'il était question de sentiments et de tendances. Une idée n'est pas en effet par elle-même égoïste ou désintéressée ; ces derniers qualificatifs ne peuvent s'adresser qu'au sentiment qui l'accompagne. La seule différence qui distingue les idées supérieures des idées inférieures, et qui nous permettent de les classer *a priori* par ordre d'évolution, c'est que les unes sont concrètes, les autres abstraites, concrètes ou abstraites. C'est le signe d'un état d'esprit supérieur que de pouvoir former ses idées simplement abstraites comme celle de l'homme ou doublement abstraites comme celle de propriété, c'est au contraire la

caractéristique d'une intelligence peu développée de ne pouvoir concevoir que des idées concrètes ou images ; selon toute vraisemblance l'animal ne s'élève guère au-dessus de l'image, et dans l'humanité, c'est au degré d'abstraction de ses idées que l'on juge si un homme est intelligent ou non. Nous sommes donc autorisés à supposer que dans le processus évolutif d'où nous sommes sortis, les idées concrètes ont été les premières à se manifester, et que dans la démence elles seront les dernières à disparaître. Nous allons essayer encore, le principe de l'évolution étant posé, de retrouver une évolution inverse dans la régression des idées. Pour déterminer notre plan, donnons tout de suite la classification évolutive de nos idées, d'après M. Herbert Spencer.

1° États présentatifs ou perceptions, c'est-à-dire sensation simple ou complexe élaborée par l'esprit, reconnue et localisée : la perception d'une orange, la vue d'un livre, sont des idées présentatives.

2° États présentatifs-représentatifs. Dans ces états nous avons un état actuel qui évoque une image, ce qui fait sortir du simple concret. Penser aux douleurs du mal de dents, à la vue d'une fiole ou d'une pince ; c'est former une idée présentative-représentative.

3° États représentatifs. Ici le point de départ de l'idée, au lieu d'être une perception, peut n'être qu'un simple signe. Une dépêche nous annonce la mort d'un ami, et toutes les images ou idées qui se pressent alors dans notre esprit sont purement représentatives.

4° États re-représentatifs. Ce sont les pures idées abstraites ; idées de justice, de charité, de bienfaisance, de

vertu. Est-il nécessaire de faire remarquer que dans cette catégorie les degrés sont nombreux et de deux idées abstraites combinées peut sortir une idée plus abstraite encore.

Telle est dans ses grandes lignes la classification de Spencer ; pour lui, elle représente exactement les étapes successives par lesquelles l'intelligence humaine a dû passer, avant d'arriver à l'état relativement élevé où nous la trouvons aujourd'hui ; si ces vues sont exactes, c'est du représentatif ou re-représentatif que devra s'opérer la dégénérescence des déments, et c'est là ce qu'il s'agit maintenant de vérifier par des observations cliniques.

Lorsque le paralytique général D... entra dans le service de M. le professeur Ball, nous avons remarqué qu'il parlait volontiers et sans idée de grandeur apparente de trois mille francs qu'il avait placés au Crédit Lyonnais, s'occupant des coupons échus et des rentes qu'il aurait dû toucher. Le fait a été vérifié auprès de sa femme ; il était exact. D... avait donc à cette époque une idée assez nette de la propriété, idée représentative, puisqu'elle s'éveillait à l'image de certains papiers représentant les valeurs engagées. Ici, nous trouvons chez D... l'indice d'une intelligence encore saine sur certains points, et c'est parce que chez notre malade la démence s'annonçait à peine. On lui parle de ses trois mille francs ; il a oublié, il ne comprend pas. On lui rappelle ce qu'il nous a dit et on lui explique comment il a pu posséder des valeurs garanties par des reçus ; il ne comprend pas davantage. L'idée représentative a disparu.

Ce qui reste encore, c'est l'idée présentative-représen-

tative, car D., porte de l'argent sur lui et sait très bien ce qu'il porte ; « avec deux sous, nous dit-il, j'ai tous les jours une tasse de café, et j'ai trois francs. » La vue d'un métal brillant et blanc suffit donc encore pour éveiller chez lui l'idée de la possession, représentée par le plaisir, qu'il peut s'acheter.

Trois mois après il ne comprend même pas plus cette possession du deuxième degré ; posséder pour lui, c'est avoir de quoi manger ; le morceau de pain qu'il tient à la main et qu'il dévore avidement est la seule chose qu'on ne peut pas se faire donner.

L'idée de propriété est purement présentative, elle s'éveille devant la perception de l'objet possédé.

La progression descendante que D... vient de suivre est donc bien l'inverse de la progression ascendante que Spencer indiquait. La loi de régression confirme ici la loi d'évolution, et c'est encore une confirmation nouvelle qu'apportera le cas suivant.

M., ancien employé d'octroi, est atteint de démence paralytique et fait son entrée le 4 avril 1890 dans le service de M. le professeur Ball, à l'asile clinique de Sainte-Anne. Ce qui caractérise sa façon de des premiers jours, c'est qu'elle le portait à faire des divagations politiques ; il parle beaucoup de suffrage universel et surtout de liberté. On lui demande de définir ce dernier mot et il donne l'explication suivante : « La liberté, c'est le droit de faire ce qu'on veut. » Peu de temps après il cesse de pérorer et s'affaisse subitement ; on lui rappelle ses discours d'autrefois, et il ne comprend plus ; il n'est plus capable de donner la définition que je viens de citer, et pressé de questions il finit par dire que

la liberté « c'est le pouvoir de se promener dans la cour ». L'idée abstraite de tout à l'heure a donc fait place à une idée présentative-représentative de la libre disposition de ses membres, c'est maintenant devant un ensemble de mouvements que s'éveille l'idée de la liberté. Quelques jours avant sa mort (le 10 avril 1890), il répondait aux questions qu'on lui faisait sur le même sujet ». Etre libre c'est quand on est couché, je serai libre lorsque je serai couché ». L'idée de liberté arrive donc à se confondre pour lui, avec celle d'un bien-être vague. Je ne reviens pas ici sur la marche régressive de la dégénérescence; telle que je viens de la montrer elle me paraît confirmer une fois de plus la loi d'évolution progressive.

Je pourrais ici accumuler les exemples, car l'expérience est très simple et les sujets nombreux; je pourrais parler du dément V..., un ancien pâtissier, qui définit la liberté, « le droit de sortir dans l'asile », du dément L..., qui croit que l'injustice « c'est quand on ne lui donne pas de tabac ».

Ces derniers cas sont aussi intéressants que le premier, et comporteraient le même développement; mais les cas D..., et M..., nous paraissent suffisants pour étayer nos affirmations et justifier les principes que nous essayons d'établir.

Ce que nous voulons seulement bien marquer ici, après avoir étudié séparément les sentiments et les idées, c'est qu'une séparation de ce genre est très artificielle et nécessaire seulement pour la netteté de l'œuvre. En réalité, tout se mêle dans la conscience, idées et sentiments. L'idée de la possession ne se sépare guère du désir de

posséder et disparaît avec lui ; il est bien difficile de dire où commence l'état intellectuel et où finit l'état affectif. Pour être exact il faudrait dire que c'est le champ tout entier de l'esprit qui se rétrécit peu à peu en suivant la marche inverse de l'évolution. Telle serait peut-être la formule générale qui pourrait englober les diverses lois dont nous venons de nous occuper.

IV

Nous n'avons pas parlé jusqu'ici des sentiments esthétiques ; c'est qu'ils nous ont paru mériter un chapitre spécial, par les particularités bizarres qui caractérisent leur pathologie.

Si la classification évolutive de M. Spencer était exacte, ces sentiments et les idées qui les accompagnent devraient être atteints dès le début de la démence ; le sentiment du beau est en effet le plus désintéressé de tous et comme tel il doit être le moins tenace dans les dégénérescences intellectuelles et affectives.

Ce qui semble fortifier la thèse de M. Spencer, ce sont les thèses analogues soutenues par la plupart des esthéticiens. Pour Schiller, par exemple, c'est encore dans le jeu libre et désintéressé de l'imagination qu'il faut chercher le caractère de sentiments esthétiques. « L'artiste, dit-il, au lieu de s'attacher à des réalités matérielles cherche l'apparence et s'y complaît. L'art sublime, c'est lorsque le jeu étant au plus haut degré, nous en venons à jouer, pour ainsi dire, avec le fond de notre être. Telle

est la poésie et surtout la poésie dramatique. De même que les Dieux de l'Olympe ignorant le travail et le devoir, qui sont des limitations de l'être, s'amusaient à prendre des formes mortelles, pour jouer des actions humaines, ainsi, dans le drame, nous jouons des passions, des vices qui ne sont pas les nôtres (1). »

Schiller est donc comme Spencer porté à regarder l'art comme une superfétation, un luxe que se donne l'humanité lorsque ses autres instincts sont satisfaits. Dans la régression des tendances, c'est donc le sentiment du beau qui doit être sacrifié le premier ; c'est par les richesses superflues que la ruine va commencer.

J'ai cherché la vérification sur bon nombre d'aliénés ou de déments, et jamais, ou presque jamais, je n'ai trouvé le résultat que j'espérais, et j'ai pu constater au contraire que les sentiments esthétiques étaient les plus tenaces, les plus résistants de tous. Voici d'ailleurs deux cas types observés à la clinique.

Le premier malade est ce musicien F... dont j'ai parlé au début de ce travail. Deux mois après son entrée, alors qu'il ne paraissait plus avoir ni tendances sociales, ni sentiments généreux, ni mêmes affections de famille bien larges, il pouvait encore coordonner ses mouvements et jouer sur son violoncelle des airs d'autrefois. « A toi ma Lisa », « souvenir de Spa », il s'attendrissait vite en jouant. Un jour au jardin, il a été surpris en extase devant un pan de ciel bleu, moucheté de petits nuages blancs ; il disait « que c'est beau ! que c'est beau ! » c'est d'ailleurs tout ce qu'on pouvait en tirer ce jour là.

1. *Lettres esthétiques sur l'éducation de l'humanité.*

Le hasard a conduit à l'asile un premier violon du concert X. Un jour on le prie de jouer devant F... Il était peut-être un mois avant sa mort, il gâtait déjà depuis longtemps et ne comprenait plus rien, il comprit pourtant cette fois et devant ce violon qui lui jouait des airs d'autrefois, sa figure s'illumina tout à coup, son œil rede-vint clair; pour une minute l'esprit semblait s'être ressaisi sous l'influence de l'art.

Un autre malade qui garde encore jusqu'au bout ses sentiments esthétiques c'est le dément A... très connu par les habitués de la clinique, grâce aux vers qu'il leur dédie tous les jours. A... est l'inventeur de plusieurs procédés pour faire de l'or; il a trouvé le moyen de faire vivre éternellement un serpent en le forçant à manger sa queue et à se refaire de lui-même; incapable de se diriger dans la vie, il boirait indifféremment du pétrole ou de l'eau et avec plaisir des acides. Au point de vue affectif et intellectuel, c'est l'incohérence la plus complète, la divagation à jet continu, les reflexes mêmes sont atteints, il gâte sans cesse. C'est dans cet état qu'il vérifie avec trop d'abondance, de variété, et d'à-propos pour qu'on puisse croire à des réminiscences. Voici un échantillon :

« Les inconséquences humaines.

Il est des gens dont la coutume
Est de critiquer leur prochain
Les uns n'admettent pas qu'on fume
Ils ne peuvent souffrir les chiens, etc. »

Une autre fois, prié de faire des vers sur une plume d'oiseau, il écrit :

« Qu'est-ce qui vole donc si légèrement, leste
Est-ce un duvet, un rêve, ou quelque paille agreste
Mais non, mon pauvre ami, ce n'est qu'une plumette
Qui couvre les oiseaux et surtout l'alouette. »

Je n'ai pas la prétention de donner ces vers pour modèles, mais je crois pouvoir m'en servir pour affirmer que chez ce dément les sentiments esthétiques persistent jusqu'au bout aussi bien que chez le musicien. La loi de régression ne vérifie donc pas la classification de Spencer ; c'est une raison pour nous de supposer que cette classification n'est pas exacte et de chercher pour le sentiment esthétique une théorie qui explique sa persistance.

Je n'ignore pas qu'on pourrait faire ici une hypothèse vraisemblable en faveur de la théorie spencérienne. Si les sentiments esthétiques, pourrait-on dire, ont persisté jusqu'au bout chez F... et chez A..., c'est qu'ils avaient été spécialement exercés, chez l'un et chez l'autre, c'est qu'ils étaient pour ainsi dire fonctionnels. Selon toute probabilité, ils auraient disparu les premiers chez un esprit normal et normalement développé dans tous les sens. Quelque séduisante que soit une supposition de ce genre, je crois qu'on la doit écarter. Fonctionnels dirait-on des sentiments musicaux de F... fonctionnels des sentiments poétiques de A... Il n'en est pas moins vrai qu'à côté du sens de la musique, nous avons vu subsister chez F... le sens des beautés naturelles, qui n'avaient rien de fonctionnel. A... faisait sans doute des vers avant d'entrer à l'asile, mais le fait n'a rien de bien affirmatif ; il faut bien qu'un sentiment qui persiste ait antérieurement subsisté. Les cas de ce

genre sont d'ailleurs trop fréquents, les exemples trop nombreux pour qu'on se mette en quête de trouver à chacun une explication particulière (1). Il faut une loi générale qui les explique et les englobe tous.

Ce serait le moment pour nous de risquer ici notre hypothèse, mais nous ne l'osons faire qu'avec les plus grands ménagements, et nous demandons à l'avance toute l'indulgence du lecteur.

Nous pensons d'abord qu'en dehors de toute étude clinique, sans faire appel à des considérations extérieures à l'esthétique, on peut s'élever contre les philosophes du beau, qui voient dans l'art un simple luxe, une pure superfétation. Nous nous rallions ainsi pleinement à l'opinion de l'esthète Guyau, qui voit dans les théories de Spencer et de Schiller la consécration d'un dilettantisme qui n'a rien à faire avec le grand art.

Ce n'est pas pour se jouer que le poète rime, que le romancier compose, c'est pour se donner à lui-même et aux autres la conception d'une vie idéale, plus puissante, plus large, plus riche que la vie réelle, ou de la vie réelle elle-même dans ce qu'elle a de plus profond. Nul art peut-être plus que la musique et la poésie n'est capable de remuer en vous ce vieux fond humain de pensées et de sentiments endormis, qui s'accumule depuis des siècles et augmente tous les jours. Voilà pourquoi sans doute, même chez les déments, il suffit parfois d'une sonate de Beethoven pour ressusciter un moment cette colonie de pensées et d'images, de joies et de craintes,

1. Ball. *Leçon sur la démence (Maladies mentales)*.

qui constituent l'individu. Depuis longtemps déjà les sentiments sociaux sont partis et avec eux les idées supérieures de patrie, de devoir, de dévouement, attendons quelques jours encore et nous verrons le malade oublier les siens, parler avec indifférence de ceux qui lui étaient les plus chers, peu à peu le regard s'émousse, la pensée vacille, les réflexes, les plus humbles sont oubliés ; jouez alors la sonate à Krentzer et vous verrez le mourant revenir pour un instant, sentir et comprendre le beau. Où classerons-nous alors les sentiments esthétiques ? En ferons-nous toujours des états superflus, des richesses récemment acquises ? Où nous permettez-vous d'affirmer qu'ils sont chez nous presque aussi profonds que les tendances vitales et qu'ils peuvent comme tels ne disparaître qu'avec la vie ?

L'analyse comme les faits nous autorisent donc à dire que pour les sentiments esthétiques la classification de Spencer est fausse, et que la loi de régression la contredit formellement. C'est la seule critique que nous croyons devoir faire à une théorie qui nous a guidé dans le courant de ce travail, qui a été pour ainsi dire notre fil conducteur dans l'étude régressive des phénomènes intellectuels et affectifs, que nous terminons ici.

On ne s'étonnera pas que nous ayons délaissé la question de thérapeutique. « Il peut sembler puéril, dit M. le professeur Ball, de s'occuper du traitement de la démence puisque l'incurabilité fait partie de sa définition, telle que nous la comprenons aujourd'hui. » Nous voulons cependant avant de finir faire remarquer que les principes posés dans le courant de cette étude sont loin d'être

inutiles au praticien qui veut porter son diagnostic. A voir les tendances qui restent et celles qui sont déjà supprimées, les idées que le malade peut encore former et celles qu'il ne comprend plus, on peut dire à quel stade de la période démentielle il se trouve, et je ne crois pas que pour les soins qui restent à prendre des considérations de ce genre soient complètement vaines.

CONCLUSIONS

I. — Dans la démence progressive, qu'elle soit paralytique, sénile ou autre, les sentiments et les tendances disparaissent dans l'ordre inverse de l'acquisition; c'est du désintéressement à l'égoïsme que s'opère la régression.

II. — Les idées abstraites sont les premières perdues; les plus concrètes persistent jusqu'au bout; la régression s'opère ici de l'abstrait au concret.

III. — Les sentiments esthétiques, que l'on s'accorde d'ordinaire à regarder comme une richesse superflue, surajoutée aux acquisitions utiles, nous ont paru trop persistants, trop tenaces, pour que nous nous rangions à l'opinion précédente; ils sont aussi profonds que nos tendances premières, aussi anciennes que l'humanité.

Vu par le président de la thèse,
BALL

Vu par le doyen,
BROUARDEL

Vu et permis d'imprimer,
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- BALL. — Leçons sur les maladies mentales (Edition de 1890).
 Leçon de juin 1890 sur la démence sénile.
- MAUDSLEY. — Pathologie de l'esprit. Physiologie de l'esprit.
- MOREAU DE TOURS. — Psychologie morbide.
- RIBOT. — Maladie de la mémoire. Maladies de la personnalité.
- SPENCER. — Principes de psychologie.
- H. TAINÉ. — De l'intelligence.
- SCHILLER. — Lettres sur l'éducation esthétique de l'humanité.
- GUYAU. — L'art au point de vue sociologique.
- ROUILLARD. — Étude sur l'amnésie.
- FALRET (Jules). — Etudes cliniques sur les maladies mentales et nerveuses.
- Dictionnaire Dechambre. — Article Démence.
- CLAUDE-BERNARD. — Phénomènes de la vie.

